

Un problème de cabinet

Austin C. Clarke

Volume 11, numéro 2, mars-avril 1969

Douze écrivains, douze nouvelles

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/29643ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Clarke, A. C. (1969). Un problème de cabinet. *Liberté*, 11(2), 93-105.

*un problème
de cabinet*

austin c. clarke

traduction de hubert aquin

Le premier jour que Papa Jonesy passa avec Boysie pour lui expliquer son travail au presbytère de l'église baptiste, Boysie regretta d'avoir accepté ce travail. Papa Jonesy lui fit un grand éloge de la propreté et de toutes les qualités requises pour ce travail : « C'est un travail important que vous allez faire ici, Boysie, dit-il. Et les responsabilités sont nombreuses. En bas, au premier étage, il y a des hommes et des femmes qui font un travail très important pour nos gens en Afrique. Le patron est un homme très instruit : c'est le docteur Glimmermann, c'est vraiment quelqu'un de bien. Bon, écoute-moi Boysie. La première chose que je fais quand toutes ces personnes ont quitté leurs bureaux en fin de journée, c'est de faire l'inspection de tous les bureaux, histoire de m'assurer qu'ils n'ont rien laissé traîner par distraction — que ce soit un peigne ou un porte-monnaie ou quoi encore. Quand j'ai fini ma ronde, je reviens ici — du moins s'ils n'ont pas laissé d'objets de valeur derrière eux. Et alors, je commence à faire le ménage partout, dans chaque bureau ; je nettoie les toilettes, je passe l'aspirateur sur le tapis et je mets de l'ordre sur les bureaux. La première chose que je dois te dire à ce sujet, c'est de ne jamais toucher à rien de ce qu'il y a sur ces bureaux. Moi, Boysie, je fais ce travail depuis quatorze ans et je n'ai jamais rien pris qui ne m'appartenait pas, si bien

que ces gens-là ont tellement confiance en moi qu'ils m'envoient à la banque toucher leur chèque de paye. Et même, ils me confient des lettres importantes pour les jeter à la poste, des lettres très, très importantes, destinées aux quatre coins du monde. Tiens, Boysie, encore hier soir, je suis allé poster ce gros sac de malle et il y avait des lettres adressées en Ethiopie, au Ghana, en Tanzanie, en Afrique du Sud. Tiens, il y en avait même une adressée à un endroit qui s'appelle Tombouctou. Diable, moi je croyais que c'était un nom fictif que nous, dans les Indes occidentales, avions inventé, comme ça, juste pour faire marcher les gens, mais je n'avais jamais pensé que Tombouctou est le vrai nom d'une vraie place en Afrique. Tu vois maintenant quelle sorte de travail important je te confie pour que tu me remplaces pendant que je passerai mes vacances en Jamaïque ? ... Bon ... »

Boysie inclina la tête, sans doute parce qu'il n'avait la force ni l'ardeur pour articuler un mot. Papa Jonesy était fier. Oui, il était fier de Boysie et il se sentait bien supérieur à lui à mesure qu'il lui expliquait le travail. Ses actions et sa façon ampoulée de parler à Boysie exprimaient ce sentiment de contentement qu'il tirait de son travail et de ses responsabilités nombreuses qu'il avait acquises auprès des gens qui travaillaient en bas au presbytère. Ses mains avaient posté des lettres allant de Toronto jusqu'au coeur du continent africain, en pleine brousse. Il avait serré les mains des auteurs de ces lettres ; il avait nettoyé les bureaux et les machines à écrire de ces mêmes personnes ; il avait même nettoyé les stylos qui avaient servi à signer ces lettres. Papa Jonesy était un homme de grande importance, un homme d'élévation et de mérite. Il pouvait faire des révélations à Boysie sur la vie personnelle et les petites habitudes de ces hommes et de ces femmes ; et il pouvait raconter tout ce qu'ils lui disaient à propos de l'Afrique. Il dit à Boysie qu'il pouvait lui raconter tout cela ; mais le temps lui manquait. Il était trop pris par les préparatifs de son voyage en Jamaïque où il était né et où il n'était pas retourné en vingt-cinq années qu'il avait passées au Canada, comme immigré.

« Garçon, crois-moi, je n'ai pas flambé mon argent comme toi tu le fais ! Je n'ai pas tout gaspillé à boire et à sortir avec les femmes comme vous, les jeunes jamaïcains d'aujourd'hui le faites ! Non ! Moi, je l'ai déposé à la banque. J'ai mis presque tout mon salaire en banque depuis dix ans que je travaille ici. Et à cause de tout ce que j'ai épargné et parce que j'ai fait des prévisions, maintenant je peux me rendre au comptoir d'Air Canada sur la rue Bloor, et payer comptant pour mon billet d'avion pour la Jamaïque. Et c'est un aller-retour ! »

« Mais, Monsieur Jonesy, vous avez pris dix ans pour épargner si peu ? Vous ne trouvez pas ça long, dix ans de votre vie ? »

« Bah, dit le vieux Jonesy, j'en connais qui ont immigré ici en même temps que moi, et aujourd'hui ils n'arrivent même pas à rencontrer un loyer de huit dollars par semaine pour une chambre sordide dans Parliament Street, tandis que moi — le pauvre orphelin — je peux payer comptant mon billet aller-retour Toronto-Jamaïque. »

« Mais, papa Jonesy, si je dois prendre dix ans de ma vie pour épargner deux cents tomates, eh bon Dieu, ma place n'est pas ici et je n'ai pas la vocation, chef ! Dans dix ans, je serai un vieux gâteau ! »

« Il y a encore ceci que je veux te dire à propos du travail, continua le vieux Jonesy. Mon garçon, il faut que tu surveilles ton langage et que tu tournes ta langue sept fois dans ta bouche avant de parler. Tu ne travailles pas avec des charretiers ici, mais avec des gens très bien ! »

« OK », répondit Boysie avec nonchalance.

« J'aime mieux ça », dit papa Jonesy à son pupille. Et il se lança dans d'autres explications concernant le travail, parcourut toute l'enfilade des bureaux en indiquant au passage les coins où se ramasse la poussière et pointant ceux que le plumeau ne dégrasait pas. Papa Jonesy fit force commentaires sur les beaux pupitres recouverts d'immenses verres en guise de sous-main, sur leur valeur, leur prix. En traversant le bureau du docteur Glimmermann, papa Jonesy fit marcher

Boysie sur la pointe des pieds ; c'est dans ce bureau seulement que papa Jonesy utilisa l'aspirateur électrique, mais en prenant la précaution de peigner la laine avec délicatesse et toujours dans le même sens, ce qui donnait au tapis la régularité et le velouté d'un gazon bien peigné, légèrement incliné dans le sens de la brise légère d'un après-midi d'été. Boysie était toute admiration pour le zèle de papa Jonesy mais, en même temps, il en avait par-dessus la tête et il savait que lui, Boysie, ne perdrait pas tant de temps à balayer un vulgaire tapis — et cela, se disait-il, même si le Christ en personne devait marcher dessus !

Papa Jonesy, infatigable, indiqua à Boysie dans quel ordre il fallait faire le ménage des bureaux. Puis il lui montra où il devait prendre les poubelles, au sous-sol, et où il devait les placer, à l'extérieur, sans oublier de lui rappeler quel soir de la semaine il devait en disposer, car les vidangeurs passaient de nuit. Une fois dans la cave, papa Jonesy en profita pour la faire visiter à Boysie. « A l'occasion, Boysie, tu auras l'occasion de te servir de toute cette vaisselle — bien sûr, tu la laveras avant — quand les patrons organiseront une petite réception. Mais fais bien attention à ne briser aucune pièce de ce service. Dans ce cas, tu auras à payer les pots cassés à même ton salaire. Pour ma part, mes mains n'ont jamais tremblé en manipulant cette vaisselle. Crois-moi, j'ai un dossier impeccable. Et quand je serai de retour dans vingt-et-un jours, je veux qu'on m'en dise autant à ton sujet. »

Boysie n'en revenait pas des dimensions très grandes du sous-sol. La décoration des lieux semblait agréable. La seule chose qui manquait, à ses yeux, c'était un ratelier plein de bouteilles de rhum ; mais, bien sûr, c'était la cave d'un presbytère. Mais Boysie se promit de faire un party du tonnerre aussitôt après le départ en vacances du vieux Jonesy.

Puis, de retour en haut, dans sa chambre de concierge, papa Jonesy montra à Boysie son propre lit qu'il lui laissait pendant son absence. C'était un grand lit double, très duveteux en apparence. « Ma femme est partie avant moi, dit papa Jonesy. Elle est partie hier. Je suis resté, moi, pour

régler certaines choses importantes, comme poster le courrier d'aujourd'hui et sortir les poubelles dehors. Tiens, voici ton lit. Mais ce n'est pas ici que tu coucheras, viens... » Et il entraîna Boysie vers le haut, dans une sorte de galetas qui avait des airs de beffroi. C'était plutôt poussiéreux, couvert de mousse à certains endroits, et d'une odeur plutôt forte. Bien sûr, ce n'était pas un vrai beffroi. « Boysie, dit le vieux, je trouve cet endroit adorable. Ce sont tes quartiers à toi, ici. Tu peux utiliser mes plats pour te faire la cuisine, mais n'oublie pas de les laver après. Avant de partir, je te monterai un réveille-matin ici ; de cette façon, tu te lèveras à temps pour l'ouvrage. Voilà. »

Une demi-heure après, Boysie faisait à son ami Henry le récit de sa rencontre avec papa Jonesy. « Tu parles d'un esclave, ce n'est pas croyable ! » Henry était tout oreilles. « Dix ans, mais tu imagines, dix d-i-x ans qu'il lui a fallu pour épargner trois ou quatre cents dollars, disait Boysie. Et il veut me faire avaler que notre génération manque de dignité ! Quelle farce ! »

« Tu sais, lui dit son ami, Jonesy a trimé dur. Quand il a immigré au Canada, la vie n'était pas si facile. Il a mené l'existence d'un pionnier ».

« Pionnier, mon oeil ! Il a mené la vie d'un esclave ! »

« Ne dis pas ça, Boysie. Le vieux Jonesy fait partie de ces Jamaïcains qui ont dû ramper avant de pouvoir marcher et d'ouvrir la bouche ! Crois-moi, le Canada n'avait rien d'un lit de roses pour les Noirs qui y ont immigré dans les années « 30 ».

« Mais à sa façon de s'adresser à moi et de me faire visiter les lieux, dit Boysie, on aurait cru qu'il était diablement fier de faire le ménage. Et ce genre d'attitude me met en boule ! Imagine, par exemple, que ce travail ne me plaise pas du tout. D'ailleurs, ça ne me plaît pas, pour tout t'avouer — et imagine qu'un petit incident se produise, Jonesy va revenir, et tout ce qu'il saura me dire, c'est... »

« On ne peut pas se fier à ses propres Noirs ! Ils nous laissent tomber ! »

« Voilà, reprit Boysie, c'est exactement cela qu'il me dira, le bonhomme. »

La première semaine, Boysie fit le ménage dans les quinze bureaux du presbytère, avec un balai et un plumeau pour épousseter conformément aux instructions du vieux Jonesy. Ce n'était pas une sinécure ; en tous cas, il ne se sentait pas fait pour ce genre de travail. Sa femme, Dots, était venue lui donner un coup de main. Mais ce fut la seule et unique fois. Elle ne sembla même pas attirée par le fait de pouvoir se loger gratuitement au presbytère. C'était trop poussiéreux. Et tous ces livres de religion et tous ces livrets pieux l'énervaient. Quand elle comprit que Boysie coucherait dans la mansarde où le grand lit prenait toute la place, elle décida de continuer à travailler chez les Hunter à Rosedale. Elle y avait déjà logé, mais maintenant elle se payait son propre appartement à loyer modique, un de ces grands ensembles d'habitations contrôlé par le Bien-Etre social. Mais Boysie s'accommodait fort bien des goûts de sa femme, et surtout de ce qu'elle habite ailleurs, car il en profitait pour inviter Brigitte dans sa mansarde du presbytère. C'était la première fois qu'ils avaient un peu d'intimité depuis qu'il était allé la visiter dans sa chambre de domestique à Forest Hill. Mais Brigitte ne l'aida pas à faire le ménage dans les bureaux que le vieux Jonesy appelait des chambres. Brigitte resta à l'étage des domestiques, étendue sur le lit conjugal du vieux Jonesy, en petite tenue, les pieds en l'air, en train de parcourir les brochures pieuses que le vieux Jonesy avait subtilisées dans les bureaux en bas. Elle tenait la brochure d'une main, et de l'autre elle tenait sa bouteille de bière allemande. Il lui arriva qu'elle renversa de la bière, qui fit une grande tache ronde sur le couvre-pieds du vieux Jonesy. Boysie mit trois heures pour détacher le couvre-pieds, mais en vain ! Cela lui coûta cinq dollars de nettoyage à la blanchisserie du coin. Mais Boysie se plaisait tellement avec Brigitte qu'il n'avait pas envie de bouder son plaisir. Il était toujours rendu dans la cuisine où Brigitte lui préparait toutes sortes de spécialités allemandes. Quand il revint dans sa mansarde, en nage et maudissant le vieux Jonesy et cette fichue besogne, il savait

que Brigitte serait là, presque nue, prête encore à lui faire entreprendre autre chose qu'une journée de travail !

Une de ces fins de semaine, Boysie organisa une fête dont il rêvait depuis longtemps. Sa femme, bien sûr, n'y serait pas conviée, pas plus d'ailleurs que la fiancée de son ami Henry. Les hommes n'y viendraient pas avec leur compagnie régulière, mais avec d'autres. La fête commença un vendredi soir vers sept heures, à peu près trois heures après que le docteur Glimmermann eût quitté son bureau, et le dernier invité quitta les lieux à sept heures le lundi matin. Et c'est seulement à ce moment-là que Boysie, abruti par l'alcool et toute cette orgie, se souvint des quinze bureaux qu'il devait nettoyer avant leur ouverture à huit heures et quart. Souvent, il s'était amusé à chronométrer son ménage : il avait déjà réussi à tout faire en trois heures, puis une autre fois, il avait réussi cet exploit en une heure et demie. Une autre fois, il n'avait pas fait les toilettes. « Après tout, s'était-il dit, je ne suis pas un rinceur de cabinet ! » Du coup, il avait pris moins de temps pour faire les bureaux. Il avait réduit sa moyenne à 80 minutes. Mais Boysie s'était dit alors qu'il pouvait réduire son temps à une vingtaine de minutes. Mais ce fameux lundi matin, c'était dans l'angoisse et presque la panique qu'il devait abattre son propre record. Ce genre de travail lui rapportait cinquante dollars par semaine, sans compter ce qu'il économisait en vidant le garde-manger du vieux Jonesy. De toute façon, il avait la paix et il était libre de son temps. Pour la première fois, il était aussi jaloux de son travail que sa femme et son amie Bernice pouvaient être farouchement jalouses de leurs emplois de domestiques en ville.

Décidément, ce lundi matin, Boysie avait un sacré problème. Soudain, il trouva la solution : il allait passer l'aspirateur partout et seulement l'aspirateur. Pas question de balayer les coins et les recoins, ni d'épousseter, ni même de décoller les gommes à mâcher que ces dignes fonctionnaires avaient la fâcheuse habitude de mettre sous les tiroirs de leurs bureaux. Une fois ce ménage terminé, Boysie n'aurait

qu'à vider le sac de l'aspirateur dans le cabinet de toilette et qu'à actionner la divine chasse-d'eau qui enverrait toute cette poussière dans un tourbillon céleste, grâce aux effets sublimes du Draino que toutes les ménagères avisées utilisent. Il fit le ménage des cinq bureaux situés au troisième étage en cinq minutes ; il était lui-même impressionné par sa rapidité. Au deuxième étage, il fit le ménage à la vitesse du son ; il ralentit son rythme une fois dans le second bureau de cet étage. D'ailleurs, c'était sûrement quelqu'un d'important qui l'occupait à en juger par le tapis mur-à-mur et la plaque de verre qui était posée sur la table de travail en guise de sous-main. Sensible à tant de luxe, Boysie crut bon de faire un petit spécial. Il passa son torchon qu'il avait trempé dans l'eau du cabinet. « Ah... quelle saloperie » se dit Boysie tout en riant et en chantant et en se félicitant d'être aussi malin. Il faisait son travail en imaginant Brigitte en haut, en train de se rhabiller et de se lamenter après lui, avec des roucoulements de femme-oiseau. (Et elle devait quitter au plus tard à huit heures et quart pour se rendre chez ses patrons à Forest Hill).

La corbeille à papier était débordante de papier froissé. Boysie fit le bureau avec une sorte de rage, après quoi il vida dans le cabinet tout le sac de l'aspirateur, qui était rempli comme une outre ; et juste avant de descendre dans le saint des saints, comme il appelait le bureau où le docteur Glimmermann se recueillait en silence, Boysie actionna vigoureusement la chasse-d'eau. Et il descendit en sifflant une rengaine de son pays, et en tapotant des doigts sur la rampe en acajou pour s'accompagner.

Puis, il brancha de nouveau l'aspirateur. Il fit d'abord les bureaux des trois secrétaires au premier, après quoi il s'attqua au bureau du patron, prenant bien soin de peigner les poils du tapis tous dans le même sens, comme le lui avait montré le vieux Jonesy (même s'il avait trouvé que le vieux était maniaque, et même s'il lui en voulait de ses manies !) Après avoir sanctifié le saint des saints avec l'aspirateur électrique, il en fit de même dans la salle du conseil. Dans la

salle du conseil, il y avait des chaises et une grande table en acajou — une table d'ailleurs assez grande pour la dernière scène des Baptistes ! Sur les murs, une grande peinture représentait le Christ, blessé et saignant. Et il y avait douze chaises. Boysie chérissait tout particulièrement cette table. C'était sa table. Il trouvait que c'était une table d'autant plus fonctionnelle qu'elle était cirée et reluisante comme un miroir. A peine avait-il poussé la porte de la salle du conseil — après avoir fait le ménage de quatorze bureaux en quatorze minutes d'affilée ! — Boysie laissa tomber l'aspirateur tellement sa stupeur fut grande. Il prêta l'oreille. Des voix angoissées, inquiètes, troublées se faisaient entendre. « Mais d'où cela peut-il bien venir ? » demandait une des voix. Mais aucune réponse ne vint. Boysie poussa le battant de la porte et — avant même de reconnaître les cinq membres du conseil qui regardaient vers le haut — il vit l'eau qui coulait goutte à goutte du plafond ; ce n'était pas une eau limpide, mais une eau sale, d'une teinte plutôt brunâtre. Cette eau teintée semblait fasciner les membres du conseil d'administration qui semblaient suivre chaque goutte qui pendait une fraction de seconde avant de quitter ce petit point noir du plafond d'où s'écoulait le filet d'eau. Les nobles membres qui siégeaient autour de la table n'en croyaient pas leurs yeux. Ils n'avaient jamais vu cette belle table d'acajou couverte d'une nappe d'eau sale. L'évidence était là : le cabinet avait débordé !

« Un débouchoir, un débouchoir, un débouchoir !!! » faisait Boysie, plus tard, en racontant l'incident à son ami Henry. « Le patron selon l'expression de Boysie, avait perdu les pédales et il criait comme un putois : « Un débouchoir, un débouchoir ! »

« Et à ce moment-là, demanda ironiquement Henry, tu ne savais pas ce que c'était qu'un débouchoir ? »

« Il n'y a pas de quoi rire, reprit Boysie. Moi l'homme de peine ignorant d'un presbytère baptiste, j'errais et je me sentais égaré parmi tous ces hommes savants qui, chose incompréhensible, semblaient soudain dépendre de moi dans leur travail... bon Dieu ! Tu parles d'une affaire de fou.

Je ne savais pas ce que c'était qu'un débouchoir et je n'avais jamais entendu ce mot infernal ».

« Et personne ne croirait, lui dit Henry, que, de toute ta vie, tu n'as jamais vu un de ces objets... »

« Sûrement pas, enchaîna Boysie. J'ai vu le vieux Glimmerman devenir rouge comme une tomate ! Pis encore : comme un pendu ! Et le vieux me regardait, mon Dieu, comme si j'avais l'air d'un vrai de vrai Africain sorti directement de sa jungle natale, comme un des Africains primitifs à qui il écrit ses fameuses lettres ! Il répétait sans cesse « le débouchoir, le débouchoir... » comme un obsédé. J'avais beau dire et redire à cet homme si cultivé que je ne savais pas de quoi il me parlait, il ne cessait pas de s'empourprer... et de me regarder avec la même horreur que l'eau qui dégoutait du plafond ! C'est alors qu'il passa près de moi en coup de vent, chaussa des grosses bottes de caoutchouc et descendit vers la cave. Quand il remonta, il tenait cet objet qui ressemblait à un manche à balai muni d'une boule de caoutchouc à l'extrémité. Henry, dit Boysie, c'était cela le fameux débouchoir qu'il avait tant réclamé... »

Sur ce, Boysie prit un bout de papier blanc dans ses poches ; il le déplia méticuleusement et le tendit à son ami. Henry regarda le papier sérieusement, le visage tout plissé par la concentration. Après avoir examiné scrupuleusement ce papier, Henry approuva de la tête et le remit à Boysie. Celui-ci prit une grande inspiration d'air et il avala le papier qu'il avait réduit en boule. Boysie souriait d'aise et de fierté en ingurgitant ce chiffon de papier, comme si, du coup, il acquérait une science nouvelle et précieuse. Sur la papier, un débouchoir avait été dessiné par le Docteur Glimmerman avec, en sous-titre, le mot « débouchoir » écrit à l'encre rouge. Le docteur Glimmerman avait remis ce dessin à Boysie dans l'enveloppe de sa paye, sur laquelle il avait ajouté : « C'est votre dernier salaire. Merci. Glimmerman » Boysie, en racontant cela, se mit à proférer tous les jurons de son terroir : « Un débouchoir, dit-il, eh bien, qu'il aille au diable le vieux Glimmerman avec son débouchoir !!! »

« Mais, lui dit Henry, pourquoi n'as-tu pas révélé la vraie raison de ton ignorance ??? Hein ??? C'est parce que chez vous, au pays, tu n'as jamais eu ce genre de problème, voilà ! Comment Glimmerman pourrait-il imaginer que ce mot trivial n'a jamais fait partie de ton vocabulaire avant ce jour fatal, pour la simple raison qu'on ne se sert jamais de débouchoir dans une fosse d'aisance, ha-ha-ha !!! »

« Sais-tu, répondit Boysie, je n'y aurais jamais pensé ! »

Mais, du coup, il dut y penser et il continua : « Tu vois, avec ce diable de débouchoir, je pourrais lui expliquer tout mon passé et tous les antécédents historiques de l'affaire du débouchoir... »

« Quand je pense, dit Henry, qu'un Docteur en Théologie a posé ses mains sur le débouchoir... et que toi, le domestique, tu ne savais même pas par quel bout t'y prendre ! Bah, c'est la vie... »

« Regarde, dit Boysie. Et il sortit encore deux bouts de papier de ses poches, des déplia l'un après l'autre et il les remit à Henry. Son ami les examina et les lui remit. Sur chaque papier, il y avait un dessin représentant un débouchoir de cabinet. Boysie avait exécuté ces dessins d'après celui que lui avait remis le Docteur Glimmerman, sous enveloppe, avec une paye réduite de dix dollars, sans doute pour rembourser les dommages causés à la table d'acajou et, peut-être aussi, pour se consoler d'avoir eu un coup de sang « Ce damné débouchoir m'a fait perdre mon travail ! Le premier travail « ipso facto » — comme dirait ce grand cave de Glimmerman, que j'avais jamais eu ! »

« Un débouchoir pour un emploi », dit Henry avec amertume. « Un débouchoir de cabinet pour ton emploi ! Voilà, c'est ça le Canada, vieux ! »